

Nous le verrons donc devant la police correctionnelle. Ce ne sera plus l'heure solennelle des grandes fonctions pontificales à Saint-Pierre de Rome. Vous en souvient-il ? Sous ces voûtes sans fin, combien l'homme se sentait petit ? Combien le chrétien se sentait grand ? Charette était là ! Jamais plus magnifique soldat ! Une lucur flottante sur sa figure blonde ! Une puissance tremblante dans son regard bleu ! Demandez à ceux qui l'ont vu dans cette campagne de France, où il a été peut-être la plus entraînant personification du patriotisme ? Depuis ces jours, il n'avait pas voulu se mêler à la vie politique. Seuls, M. de Cazenove, son soldat de Patay—et le comte Legonidec, son lieutenant, aujourd'hui secrétaire de la Chambre—ont accepté d'être députés. Certes, ce sera une pièce de choix dans ce panier de têtes, dont parle la métaphore du titre de cette étude ! Quelle victime plus pure et plus rayonnante ! S'il est condamné, je referai son portrait, mais intime.

Un renseignement curieux sur le Père Hermann, le supérieur de la congrégation des Prémontrés expulsés de Friolet.

Le Père Hermann est le propre frère du comte de Chambord ; frère utérin, il est vrai, né du second mariage de la duchesse de Berry avec le comte italien Lucchesi Pailli.

Le Père Hermann est abbé mitré, c'est-à-dire qu'il a dans la hiérarchie catholique rang d'évêque sans en avoir la charge et sans en exercer les fonctions. C'est une sorte d'évêque *in partibus*, qui porte la mitre d'argent.

Une lettre de Toulouse donne d'assez curieux détails sur le genre de vie présentement adopté par Victor Capoul (qui a visité Montréal il y a quelques mois). Il vit, en bon propriétaire agriculteur, avec son père et sa mère, dans son domaine de Lartus, près Toulouse, qu'il s'applique à faire valoir de son mieux, d'après les systèmes perfectionnés que lui a révélés son voyage en Amérique. Il fait force acquisitions de bestiaux aux Pyrénées et dans la vallée de Lourdes, et rêve d'établir une grande boucherie populaire à bon marché. Tout pour le peuple et par le bœuf ! Du samedi au lundi seulement, on le voit à la ville, et puis il retourne s'enfermer à la campagne, où la littérature et l'agronomie se partagent ses instants laborieux.

Il se propose, paraît-il, de mener de front l'exploitation perfectionnée de ses terres et la culture de l'art d'écrire, auquel il s'exerce, mis en goût par le succès de ses débuts dans le *Figaro*.

Il est assez curieux de se rendre compte des effets du tonnerre dans les différents pays du globe. Les désastres causés par le fluide sont généralement plus grands qu'on ne le pense, et la statistique donne la récapitulation suivante : Dans un espace de cinq années en Russie, 2,270 personnes ont été frappées par la foudre, qui, de plus, a occasionné 4,092 incendies. En Prusse, pendant 9 ans, le tonnerre a tué 1,004 individus. En Autriche, le chiffre des morts s'est élevé à 1,700 pendant huit ans, et en France, pendant trente années, on a compté 2,038 victimes. Un détail surprenant ressort de cette statistique, c'est que la foudre frappe de préférence les hommes ; on compte, en effet, deux décès masculins sur un féminin. Le pourquoi de cette préférence est encore inconnu.

[Le pourquoi nous semble assez facile à trouver. Les hommes étant plus souvent dehors, sont par là plus exposés aux effets de la foudre que les femmes, qui restent davantage dans les maisons.]

Les négociants trouveront de grands avantages à acheter les épices préparées par MM. D. C. Brosseau et Cie., à leur entrepôt, Nos. 42 et 46, rue Notre-Dame, car ces épices sont de qualités supérieures et préparées avec le plus grand soin. MM. Brosseau et Cie. ont toujours en mains un fond considérable de café, montarde, poivre, clous, crème de tarte, poudre à pâte, etc., etc., qu'ils vendent aux commerçants à des prix excessivement réduits.

LES ESPAGNOLS A LA BATAILLE DE TRAFALGAR

Je vais tâcher de résumer, dans le moins de lignes possible, un épisode sans égal dans l'histoire de l'Espagne ; un épisode auquel on ne peut comparer ni la fameuse bataille de Lépante, ni la perte malheureuse de l'invincible Armada ni les différentes luttes navales que l'Espagne eut à soutenir contre la Hollande et d'autres nations.

Le combat de Trafalgar fut le dernier effort de la grandeur et du courage de la marine espagnole, et restera l'éternelle gloire de ce pays.

Gravina, Alba, Escano, Cisneros, Galiano, Churruca, Yriarte, Valdès, Horé, Butron, Apolaca, Falcon, Alcedo, Moyna y Catanos, sont des noms immortels que la patrie reconnaissante doit inscrire sur le marbre, en souvenir des nobles actions de ces héros.

Arrivons au fait du combat de Trafalgar.

L'amiral Villeneuve, qui commandait en chef les escadres combinées, avait laissé prendre, au combat du Finistère, les navires *San Rafael* et *Ferme*, sans avoir fait aucun mouvement pour les sauver, laissant les marins espagnols lutter presque seuls. L'empereur Napoléon Ier apprit avec une profonde tristesse la faute commise par l'amiral Villeneuve, il fit écrire à Gravina pour le féliciter de sa brillante conduite. L'empereur ordonna aussi à son ministre de la marine de suspendre Villeneuve de ses fonctions, et de nommer à sa place le vice-amiral Rosilly.

Alors Villeneuve, qui, s'il avait manqué à son devoir peut-être par inaptitude, n'en était pas moins un homme courageux, écrivit au ministre en lui disant : " S'il a manqué seulement à la marine française de l'impéritie, l'empereur sera bientôt satisfait."

Il convoqua Gravina, le lieutenant-général Alba, les chefs d'escadre Escano et Cisneros ; les capitaines de navire Galiano et Churruca, avec les amiraux français Dumanoir et Magnon.

Les Espagnols furent d'avis qu'il ne fallait pas faire de sortie en mer, les navires n'étant pas préparés. Churruca dit à ses compagnons :

—Je n'approuve pas la sortie de l'escadre combinée du port, la saison est trop avancée ; je crois, pour ma part, que l'escadre ferait mieux la guerre aux Anglais en mouillant à Cadix, qu'en livrant une bataille décisive.

Cette détermination est connue de l'amiral français, mais celui-ci veut, à tout prix, commencer un combat, et le 19 octobre, Villeneuve donne l'ordre de départ. En disant au ministre de la marine, M. Decrès :

—Je serais très heureux de céder la première place au vice-amiral Rosilly, mais il serait affreux pour moi de perdre l'occasion de prouver que j'étais digne d'un meilleur sort ; je partirai demain."

Il partit en effet, mais il prit la mer sans aucun plan ; toutes les instructions se réduisaient à cette phrase : " Que chacun fasse ce qui lui semblera le mieux ; j'attends tout de chaque capitaine."

Nelson était plus prudent.

Le 19 octobre 1805, à six heures du matin, l'escadre sortit de Cadix. Elle était composée de 15 navires espagnols, 18 navires, 5 frégates et 2 bricks français ; et ce fut le 21 octobre que se livra la terrible bataille.

Un combat acharné commença entre le *Royal Sovereign* et la *Santa Anna*. L'un et l'autre furent également malmenés. Colliugwood se vit obligé de passer, au milieu du feu, sur la frégate *Erigalus*, et le *Santa Anna*, détruit, vit tomber blessé sur le pont, le vaillant Alava et son capitaine Gardoki.

A ce moment, le combat devint général. Le vice-amiral Cisneros commandant la *Santa Trinidad*, montra une intrépidité sans pareille ; les ravages causés à l'ennemi furent énormes.

Le spectacle qu'offrait le centre de l'escadre franco-espagnole, ressemblait alors à un horrible volcan ; les décharges étaient

incessantes ; une lugubre clarté s'étendait sur les eaux à une grande distance, le feu enveloppait les combattants, mais la *Santa Trinidad*, par des prodiges de valeur, maintint son pavillon arboré.

Cependant, la victoire resta aux Anglais qui payèrent bien chèrement ce triomphe, par la mort du grand Nelson, qu'une balle atteignit en pleine poitrine.

C'est à ce même combat que se signalèrent le commandant Yriarte, qui soutint le feu jusqu'à cinq heures et demie du soir, et l'intrepide marin Valdès. Celui-ci se trouvait à la tête de la ligne de bataille sur le navire *Neptune*, et remarquant que les navires du centre allaient être capturés, et que le contre-amiral Dumanoir, sous les ordres de qui il était, ne songeait pas à lutter, il viola la discipline et vira de bord, seul, pour courir au combat.

—Où allez-vous ? lui demanda Dumanoir.

—Au feu, répondit-il, sans s'arrêter.

Il fut suivi par le capitaine Del Riva. Mais ces généreux efforts furent inutiles. Le *Neptune*, attaqué par quatre navires, soutint ce choc foudroyant tant que son vaillant chef eut une voix pour commander, et un bras pour servir ses batteries.

Gravement blessé, ainsi que son second, entouré de morts et de blessés étendus sur le pont et entravant la manœuvre, il ne put prolonger la lutte. Mais la tempête arracha sa proie au vainqueur, et le vaisseau vint se briser sur les rochers de Santa-Catalina, près du port de Ste-Marie.

Puis ce fut l'attaque par cinq navires, du *Principe de Asturias*, qui soutint le feu durant quatre heures. Gravina, grièvement blessé, confia le commandement à Escano qui, lui-même, est atteint à la jambe par un éclat de mitraille. Mais le vaillant soldat n'en continue pas moins le combat, et ce n'est que lorsque tout espoir est perdu, qu'il consent à donner le signal de la retraite.

La même ardeur, le même héroïsme, semble animer tous les combattants dans ce jour néfaste ! Galiano, commandant le *Eahama*, se défend contre trois navires. Blessé au milieu de ses soldats, il dit en leur montrant le drapeau :

—Messieurs, mettez-vous dans la tête que ce drapeau est cloué, et ne peut pas être abaissé.

Et le *Bhama*, mis en morceaux après une lutte héroïque, disparaît dans l'abîme.

Le *San Juan Nepomuceno* put marcher l'égal de ceux qui l'avaient déjà précédé dans la gloire ! Il était commandé par Churruca, une de ces âmes sereines qui savent, comme l'aigle, s'élever au dessus des tempêtes !

Lorsqu'il apprit que l'escadre allait mettre à la voile, Churruca fit appeler son beau-frère, Cepolaca, et lui dit :

—Ecris à tes parents que tu vas prendre part à un combat qui sera sanglant. Fais-leur tes adieux, car ton sort sera le mien ; avant de rendre mon navire, je le ferai sauter. Tel est le devoir de ceux qui servent le roi et la patrie.

Et à un ami à qui il écrivait le même jour, il disait :

—Si tu arrives à savoir que mon navire a été fait prisonnier, dis que je suis mort.

Le *San Juan* combattit seul contre six navires.

Dans la lutte la mâture tomba brisée, la mitraille et les canons jonchaient le pont ; et cependant, Churruca ne perdit pas un instant sa sérénité. Il veille à tout, commande la manœuvre, remplace le capitaine qui tombe mortellement frappé, ranime ceux qui se lassent, ajuste les canons. Mais au plus fort de la bataille, un boulet ennemi lui enlève la jambe droite. " Ce n'est rien, crie le héros, en brandissant son épée, continuez le feu."

Son noble cœur le trompait ! Il sentit bientôt la vie l'abandonner avec les flots de sang qui s'échappaient de sa blessure. Alors il fit s'approcher de lui tous ceux qui avaient combattu à ses côtés ; il les remercia de leur vaillante conduite ; demanda que l'on cloût son drapeau, et qu'on cher *San Juan* ne se rendit pas tant qu'il vivrait.

Quand il fallut abaisser le pavillon, les officiers anglais des différents navires qui entouraient le *San Juan*, sautèrent à son bord pour demander auquel d'entre eux il s'était rendu, se disputant une pareille victoire.

Le digne gendre de Churruca, le brave Falon, répondit :

—Attaqué par six navires, devant les six, je succombe ; jamais à un seul, ne se serait rendu le *San Juan*.

Les restes du *San Juan* furent conduits à Gibraltar et conservés pendant plusieurs années. La cabine du commandant fut fermée et l'on inscrivit sur la porte, en lettres d'or, le nom de Churruca.

Citons aussi le *Monarca* qui, un des premiers, commença le feu. Il combattit durant cinq heures, jusqu'à ce qu'il se vit dématé et faisant eau de toute part. Le *San Ildefonso* fut détruit.

L'*Argonauta* vit sa couverture s'effondrer le second jour de la bataille : 1,022 morts, 1,333 blessés ; trois navires faits prisonniers par l'ennemi, trois navires coulés à fond pendant l'action, quatre brisés contre la côte par une affreuse tempête qui survint, tels furent les résultats du combat de Trafalgar.

On peut dire que l'Espagne a fermé, par cette catastrophe, l'histoire de sa grande marine !

Cependant, dans la situation où se trouve aujourd'hui l'Europe, alors que le pax du monde dépend presque d'un seul homme, l'Espagne, qui doit être l'alliée naturelle de la France, ne peut pas s'en lormir. Un danger la menace, c'est de se voir victime d'une invasion qui la démembrer, qui lui enlève une partie de ses colonies.

Il lui faut pour sa sécurité, non des soldats de terre, des politiques de parlement ou de presse, mais des vaisseaux et des marins.

Si l'Europe désarmait, l'Espagne pourrait continuer à vivre dans son état actuel ; mais tant que la Prusse, la Russie, l'Angleterre, la France et même l'Italie auront en main une épée et dormiront sur la culasse d'un canon, l'Espagne ne doit pas abandonner sa marine.

Le désastre de Trafalgar a été la couronne mortuaire de notre grandeur maritime et le signal de la ruine et de la décadence de l'Espagne.

JO-SÉ GUELL Y RENTÉ.

PENSEES

La connaissance de soi-même enseigne des secrets et révèle des choses dont on se garde de faire part à personne.

Tous les hommes sont des architectes plus aptes à tracer des plans qu'à construire la plus simple cabane.

L'homme ne se débarrasse pas plus de ses passions que l'arbre ne se débarrasse de ses feuilles : ce sont elles qui le quittent quand il n'a plus de sève.

En France, les hommes qu'on a nommés rouges sont ceux qui rougissent le moins.

On cache ses défauts comme on cachait des diamants, afin de les mieux conserver.

Le cœur et l'esprit ont leurs nuits dont les heures sont plus longues que les heures des jours.

Dans les républiques le peuple se console d'être sujet de fait en se disant et se croyant être souverain de droit.

Il est reconnu que l'esprit est la dupe du cœur, et il n'est pas moins vrai que le cœur est la dupe des yeux.

Présents du Jour de l'An

Allez donc chez N. LARIVÉE pour vos présents du jour de l'An, on vous remettra des bons d'assurance financière pour le même montant que vous achetez.

Allez chez N. LARIVÉE pour vos étrennes, et vous serez certain d'en avoir, si vous achetez depuis 10c à \$20.

Tout acheteur est prié de demander des étrennes, et il en recevra en proportion de son montant d'achat.

N. LARIVÉE,
363, rue Saint-Joseph.